

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 13

Artikel: La "Victorieuse"
Autor: Kentzinger, Louis de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-252883>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qui a compris la vie, qui s'est marié, qui a des enfants, qui paraît heureux et qui l'est sûrement. Mais ce Fernand comprendra-t-il jamais que son ami a eu raison et consentira-t-il à l'imiter, pour la satisfaction de sa mère, pour la mienne, et aussi pour la sienne propre ? »

Lorsque le visiteur s'est retiré, le papa, cette fois, sent qu'il a beau jeu. Il frappe, du bout des doigts, de petits coups successifs sur l'épaule de son Fernand réfractaire aux idées matrimoniales qui journallement l'assaillent :

« Fernand, mon cher Fernand, voyons, pour m'être agréable, conviens-en. Je suis sûr qu'elle te dit quelque chose, cette boîte de bonbons, avec son prénom doré et ses faveurs bleues. N'est-ce pas qu'elle te dit quelque chose ? »

— Mon père, j'en suis bien fâché. Mais cette boîte, malgré son aspect élégant, ne me dit rien du tout. »

Soucieux pour de bon, le papa se gratte le front et ne parle plus.

Ah ! si elle avait pu parler au moins la petite boîte de friandises ! Si elle avait pu exprimer l'amertume dissimulée par ses couleurs chatoyantes et combattue par le sucre de ses dragées fines ! Si elle avait pu —

ayant pour une fois le don de la parole — s'écrier dans un soubresaut : « C'est moi qui suis la boîte de Pandore », peut-être le bon papa eut-il été moins sévère en son for intérieur à l'égard de son fils.

Car il n'est pas heureux, cet homme, jeune encore et père de quatre bambins, qui s'en est allé en laissant croire derrière lui qu'il connaissait le bonheur. Il souffre, au contraire. Il souffre atrocement, et cela parce que, cédant à des insistances qui l'ennuyaient, il a fini par épouser une femme qu'il n'aimait pas et qui l'a affligé d'une belle dot.

Et toi tu souffriras aussi, dans quelque temps, jeune homme, malgré ta profession lucrative ; tu souffriras comme ton ami, parce que tu céderas comme lui à l'obséquiosité qui s'acharne après toi. Tu souffriras, parce que la compagne de ta vie aura, comme celle de ton ami, une belle dot à étaler sur le contrat que viendra te faire signer un notaire ganté de blanc.

Et, en somme, cette souffrance tu l'auras un peu méritée, puisqu'en prenant le titre de mari tu n'auras pas pris autre chose qu'une bourse pleine pour l'éblouissement des pauvres sots.

J. BOUCHARD.

LA "VICTORIEUSE"

(Suite et fin)

— Hé bien, chevalier, lui dit-il, si c'était... hein ? vous savez ? morbleu ! dans quelques instants nous en aurons le cœur net.

L'œil de Gaston se dilata. Le commandant braqua sa longue vue sur le brick, l'examina attentivement, parut réfléchir quelques minutes et reprit :

— Espérez, chevalier, car, si j'en crois ma vieille expérience, ce navire pourrait bien être celui que nous cherchons.

Et, sans attendre de réponse, il se dirigea vers le banc de quart, et se disposa à prendre le commandement de la corvette.

On était au plus à deux portées de canon du brick.

— Hissez le pavillon et la flamme, dit le commandant.

Et l'on vit aussitôt serpenter capricieusement au haut du grand mât le signe distinctif des navires de guerre, et le drapeau blanc, parsemé de fleurs de lys d'or, flotter majestueusement à la corne.

A ce signe, auquel les navires marchands doivent immédiatement répondre en hissant le pavillon de leur nation et en l'amenant trois fois sous forme de salut, le brick ne répondit pas.

— Que veut dire cela ? murmura le commandant. Voudrait-on garder l'anonyme ou ne pas rendre hommage aux armes de la France ? Appuyez le pavillon d'un coup de canon à blanc, cria-t-il au maître canonier.

Un nuage blanc sortit des flancs de la corvette et le bruit d'une explosion alla mourir dans l'espace.

Le brick ne donna aucun signe de vie. Il continua

à cingler vers le large, à pleines voiles sans paraître se soucier de cet ordre que l'airain lui transmettait.

Le cas devenait grave et sérieux. Aussi le commandant de la *Victorieuse* ordonna-t-il immédiatement de tout préparer pour le combat, et, lorsque chacun fut à son poste, il fit tirer un coup de canon à boulet au moment où le brick cherchait à doubler la corvette.

Le projectile, en ricochant, fit jaillir l'écume du sommet des vagues et alla se loger dans les flancs du brick, qui ne parut pas s'en émouvoir. Il semblait dirigé par une puissance invisible ; car la présence d'un équipage à bord ne se trahissait par aucune forme humaine.

— Voilà un sournois qui n'a pas la conscience nette, dit le commandant ; il médite quelque mauvais coup, ou il espère nous échapper. Est-on prêt à faire feu dans les batteries ? demanda-t-il au capitaine en second.

— Oui, commandant.

C'est bien. Faites ouvrir les sabords et monter les grappins d'abordage, je vais faire rentrer les bonnettes et serrer les voiles hautes qui ne peuvent plus servir qu'à nous embarrasser en ce moment.

Ces ordres furent immédiatement exécutés avec autant d'adresse que d'activité.

C'est vraiment quelque chose d'imposant et de solennel que la physionomie d'un navire qui se prépare au combat. Tous ces hommes silencieux et impassibles qui sont là, prêts à donner ou à recevoir la mort au premier signal étonnent par leur calme audacieux. Les mèches sont allumées, les armes reluisent, et chacun

est à son poste, attendant avec impatience l'ordre d'agir. Les sôutes à poudres sont ouvertes, et cuisiniers, domestiques et mousses sont forcés d'abandonner momentanément leurs inoffensives fonctions pour remplir l'office de pourvoyeurs; dans l'entrepont, des cadres sont dressés pour recevoir les blessés, et les instruments de chirurgie, sortis de leurs étuis, étalent leurs formes bizarres, et reluisent d'un éclat sinistre. Le silence est si profond dans ces circonstances que, de toutes les parties du navire, on peut entendre le mugissement des vagues sous la proue.

Les deux bâtiments étaient à portée de canon, et continuaient à voguer en travers l'un de l'autre. La corvette courait dans l'est, et, comme nous l'avons dit, le brick cherchait à la doubler par l'avant pour atteindre le large. Pour doubler la corvette, le brick devait lui présenter ses flancs rebondis dans toute leur étendue. Il parut hésiter un instant; cette indécision fut de courte durée. Il continua d'avancer majestueusement en faisant jaillir sous sa carène en flocons d'écume les vagues rebelles.

C'est là que l'attendait le commandant de la *Victorieuse*.

— Loffez, dit-il au timonier.

La corvette, obéissant à l'impulsion du gouvernail, présenta également son flanc de babord au brick.

Au même instant, on entendit la voix retentissante du commandant crier: Attention! Babord, feu!

Et presque aussitôt une effroyable détonation à laquelle répondit instantanément une autre décharge d'artillerie, ébranla la corvette jusque dans ses profondeurs les plus intimes.

— Feu! feu! répéta le commandant de cette voix forte et sonore habituée à dominer le tumulte.

Et les explosions se succédèrent à bord de la corvette, qui vomissait des torrents de flammes. De temps à autre, des sifflements et des craquements sourds annonçaient que les boulets ennemis passaient sur le pont du navire et pénétraient dans ses flancs; mais ce n'était pas le moment de s'occuper des dégâts. D'ailleurs, d'énormes masses de fumée enveloppaient les deux bâtiments d'un nuage blanc et empêchaient de rien distinguer. Or, l'important était de connaître la

position de l'ennemi. A cet effet, le commandant s'élança sur le gaillard d'avant, et, à la lueur d'un jet de flamme qui précéda une bordée du brick, il l'aperçut dans une auréole de feu à quelques brasses de la corvette. Le bruit seul de l'artillerie se faisait entendre et couvrait les cris des blessés et des mourants.

— Loffez! loffez! pour l'abordage, cria le commandant. En haut les gabiers! chargez les espingoles à mitraille!

Au même instant un choc terrible fit chanceler tous les marins de la corvette. Son beaupré venait de pénétrer dans le gaillard d'avant du brick.

— Amène et cargue partout! ordonna le commandant de sa voix de stentor. Lancez les grappins d'abordage.



Le mont des Oliviers à Jérusalem.

Les deux navires étant ainsi accrochés, on vit alors une horrible mêlée. La mousqueterie succéda à l'artillerie, et l'on aperçut, à travers la fumée, des ombres menaçantes courir sur les mats, sur les haubans, dans les cordages, et s'élançant sur le navire ennemi. Le beaupré de la corvette formait un pont naturel pour sauter sur le brick, et le plus fort de l'action se concentra sur cette partie. Les coups de pistolets se tiraient à bout portant, et assaillis et assaillants se portaient de meurtriers coups de sabres, de piques ou de haches, dans cette lutte corps à corps où vainqueurs et vaincus tombaient souvent à la mer en poussant des rugissements sauvages et des cris de douleur.

Le chevalier était au plus fort de la mêlée, renversant tout sur son passage à l'aide d'une hache dont

il s'était emparé après avoir brisé son épée. Chacun de ses coups était mortel. On eût dit que l'odeur de la poudre et la vue du sang, au milieu de cette épou-

ces deux physionomies d'une lumière fulgurante quand leurs regards flamboyants se rencontrèrent, et le même élan spontané, irrésistible, les porta l'un vers l'autre. Aucune langue humaine ne pourrait rendre ce qui se passa dans l'âme de ces deux hommes en cet instant suprême.



Caravane près de Port-Saïd

vantable scène de carnage, redoublaient sa fureur. Il voulait franchir l'obstacle qui lui interdisait l'entrée du brick; et la résistance l'exaspérait. Pour la vingtième fois au moins déjà, il relevait sa hache et la brandissait, toute dégoûtante de sang, au-dessus de la tête des rares ennemis qui restaient à combattre, quand un objet l'arrêta court dans son œuvre de destruction. Un craquement s'était fait entendre; le grand mât du brick avait chancelé un instant et était venu tomber avec fracas en travers du gaillard d'avant de la corvette, en écrasant tout sur son passage. Gaston dut se rejeter en arrière pour ne pas être broyé par cette chute inattendue. Après ce premier mouvement, qui lui fut en partie imprimé par un jeune aspirant qui combattait à ses côtés, le chevalier se précipita sur cette nouvelle voie de communication, à la tête de quelques matelots de la *Victorieuse*, et fit tout à coup un soubresaut, qui faillit lui faire perdre l'équilibre, avec l'air effaré d'un homme qui voit se dresser devant lui la tête hideuse d'un serpent. Ses yeux flamboyèrent, ses lèvres se couvrirent d'une écume blancheâtre, et un rugissement rauque, féroce, s'échappa de sa poitrine.

Les hunes ayant discontinué le feu de mousqueterie, pour ne pas atteindre indistinctement amis et ennemis, toute fumée était dissipée, et le chevalier venait de voir surgir devant lui le capitaine d'Anglade, sombre et menaçant, qui faisait des efforts désespérés pour empêcher l'assaut. Le même éclair de haine illumina

brillait une sauvage énergie, on pouvait surprendre les traces d'une joie infernale. Une pensée sinistre, fé-



Costumes populaires du sud de la Russie.

roce, éclatait dans son regard fauve. A défaut d'armes, il comptait sur la puissance de ses bras musculeux pour étouffer le chevalier. Mais ce dernier, par une

dépression de force extraordinaire, put dégager un de ses bras, saisir son poignard et le plonger dans le convulsion, et sa bouche lança un flot de sang et un blasphème. Ses membres se détendirent, puis il fit



Le Printemps (Tableau de James Bertrand)

cœur du capitaine, en invoquant le nom de Marie...

En se sentant mortellement atteint, les muscles du visage du capitaine se contractèrent par une horrible

encore un dernier mouvement pour ressaisir sa proie et disparut sous une vague, en laissant une légère teinte rougeâtre à la surface de l'eau, au moment où

un hurra général annonçait que l'équipage de la *Victorieuse* venait de prendre possession du brick.

Quelques minutes après ces événements, qui s'étaient accomplis en bien moins de temps que nous n'en avons mis à les écrire, une scène toute différente se passait à bord du brick. De toutes parts, le cri, si terrible en mer : au feu ! se faisait entendre, et vainqueurs et vaincus regagnaient la corvette avec une telle précipitation que plusieurs tombaient à la mer en voulant échapper aux flammes qui sortaient des écoutilles et envahissaient rapidement les cordages et la mâture.

— Dégagez la corvette, criait le commandant. Coupez ! coupez ! lâchez les grappins. Range à hisser les huniers. Hissez.

Des torrents de feu jaillissaient par toutes les issues du brick, et menaçaient d'embraser la *Victorieuse*.

Soudain on vit courir au milieu de cette fournaise la forme élégante du chevalier, dont la pâle et belle figure, un instant éclairée par les flammes, rayonnait d'un éclat céleste. Il jeta un dernier regard vers le ciel, comme pour lui envoyer un dernier adieu ou réclamer son appui, et disparut dans cette montagne de feu.

Un cri d'horreur et d'effroi s'éleva parmi tout l'équipage et, malgré le danger, vingt matelots furent sur le point de se précipiter à son secours ; mais avant que ce projet fût suivi d'exécution, Gaston re-

parut tenant dans ses bras une femme évanouie. D'un bond il fut sur le beaupré de la corvette, qui, dégagée à coups de hache des liens qui l'unissaient au brick, commençait à s'éloigner, et le jeune officier vint tomber épuisé sur le pont en cherchant encore à protéger son précieux fardeau. Et toutes ces poitrines halelantes, toutes ces bouches rendues muettes par l'effroi que leur avait causé cet acte d'audace inouïe, applaudirent à cette action courageuse par des acclamations de joie et de triomphe.

Quand le commandant s'approcha du chevalier pour le serrer dans ses bras et faire donner des soins à celle qui venait d'être si miraculeusement sauvée, il s'aperçut que tous deux étaient évanouis. Alors, et en présence de tout l'équipage, il détacha sa croix de Saint-Louis, et la posa sur la poitrine du jeune homme.

Longtemps après cette scène, quand on se fut remis à la manœuvre, on entendit encore dans toutes les parties de la corvette des murmures approbateurs et des exclamations admiratives, qui furent couverts par une horrible détonation qui s'éteignit dans les bouillonnements de l'onde avec les derniers vestiges du brick.

Un mois après ces événements, on célébrait dans les salons de l'hôtel de l'Amirauté, à Toulon, le mariage du chevalier Desbarres avec Mlle de Ravilliers. Toutes les autorités maritimes avaient été conviées à cette solennité. Avant la bénédiction nuptiale, l'amiral remit au chevalier

un brevet qui le nommait, au nom du roi, officier de Saint-Louis et commandant de la *Victorieuse*, en remplacement du brave officier qui la commandait et qui avait été promu au grade de capitaine de vaisseau. Le soir, il y eût fête et bal à la propriété du baron. On dansa sur la terrasse, et ce ne fut pas sans émotion que les jeunes époux se retrouvèrent enfin libres et heureux sous ce massif d'orangers qui avait failli être si fatal à leur amour.

L. de KENTZINGER.



NOS

ILLUSTRATIONS

Le mont des Oliviers.

Toute personne se rendant à Jérusalem ne manquera pas de visiter le mont des Oliviers avec le

jardin de Gethsemane. Situé au nord de la ville, il en est séparé par la vallée aride et sèche du Cédron. On verra d'abord le tombeau de la vierge Marie, dont les restes reposent dans une église souterraine. Dans les niches latérales sont les tombeaux de St-Joseph et de Ste-Anna, mère de la vierge Marie. Dans cette même église on y célèbre de temps en temps le culte grec. Près de là on voit une grotte dans laquelle le Christ pria avant son emprisonnement. Selon une autre version cet endroit se trouverait dans le jardin de Gethsemane. Avant d'entrer dans ce dernier, on vous fait voir l'endroit où Judas trahit son maître par un baiser. Un peu plus loin, un très vieil olivier où Jésus adressa à son père une fervente prière dans un moment d'angoisse et d'abandon. Sur le mont des Oliviers est un petit village arabe avec une chapelle bâtie à l'endroit d'où le Christ s'éleva dans le ciel. De la tour d'une mosquée avoisinante, l'on jouit d'une vue splendide sur Jérusalem et la mer Morte. Tout près est l'église « Pater noster » élevée à l'endroit où Jésus apprit le « Notre père » à ses disciples. Cette prière est écrite en 32 langues différentes dans le couloir autour de la cour.



Jeune fille cafre jouant du « rumbu »